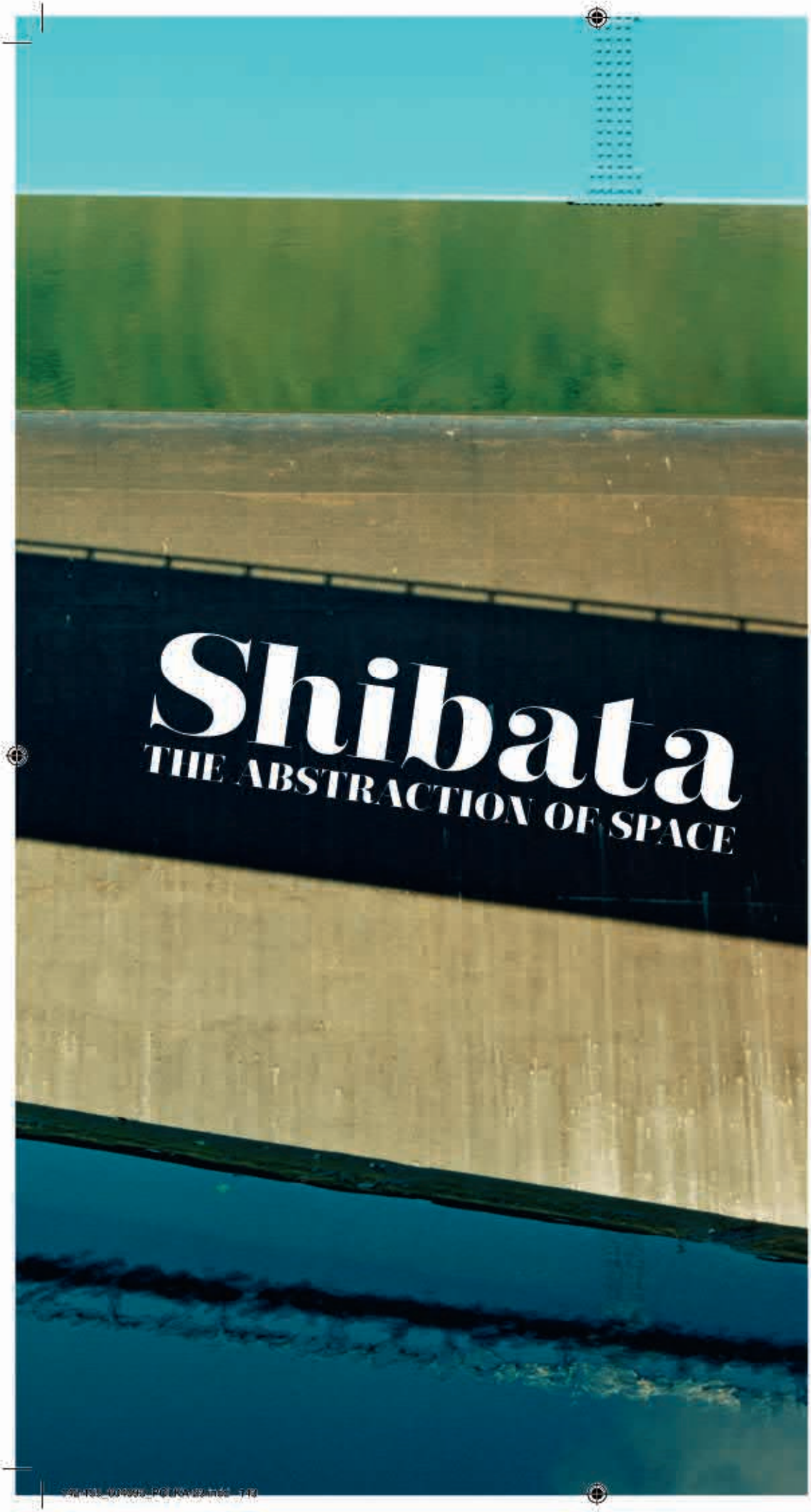
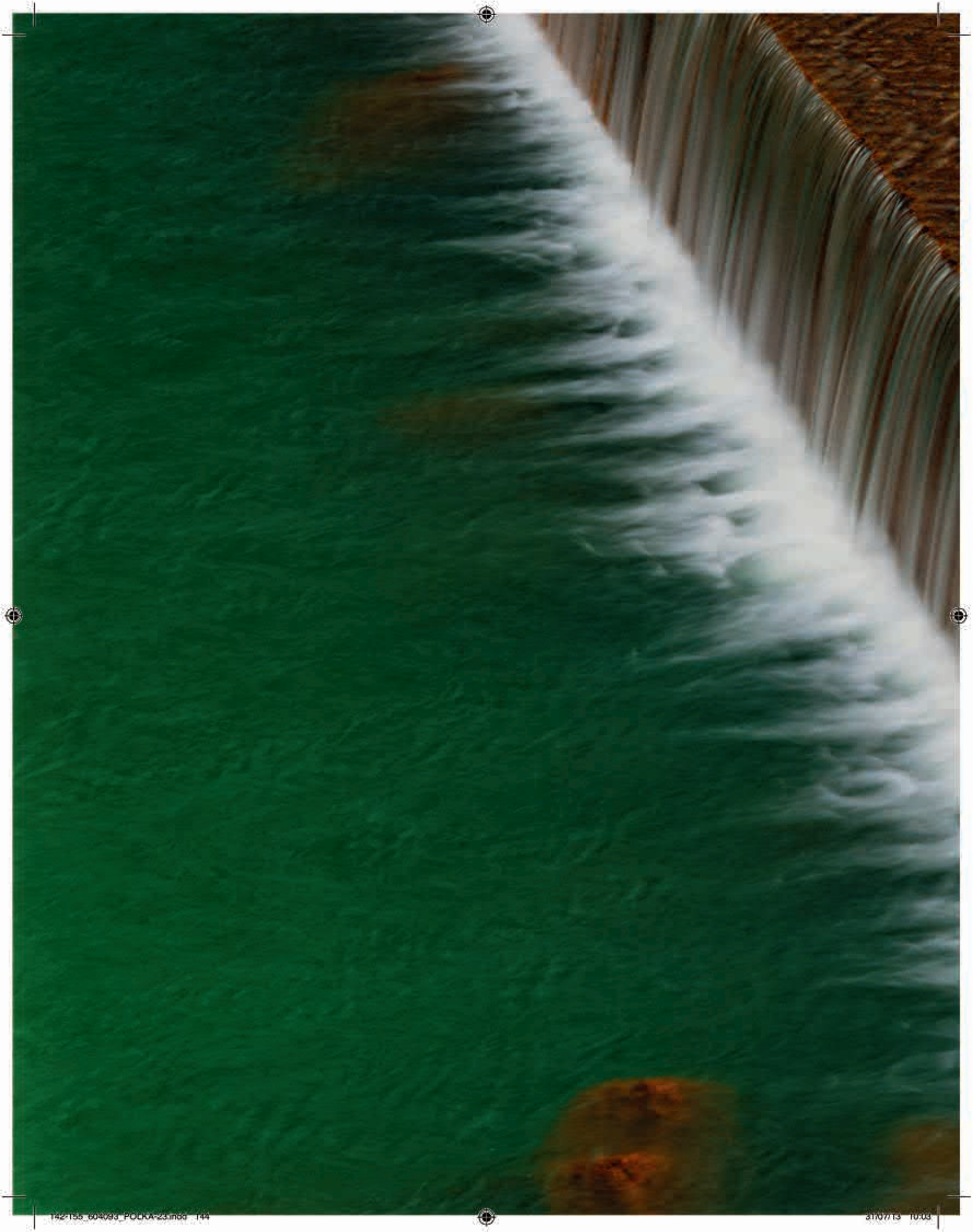
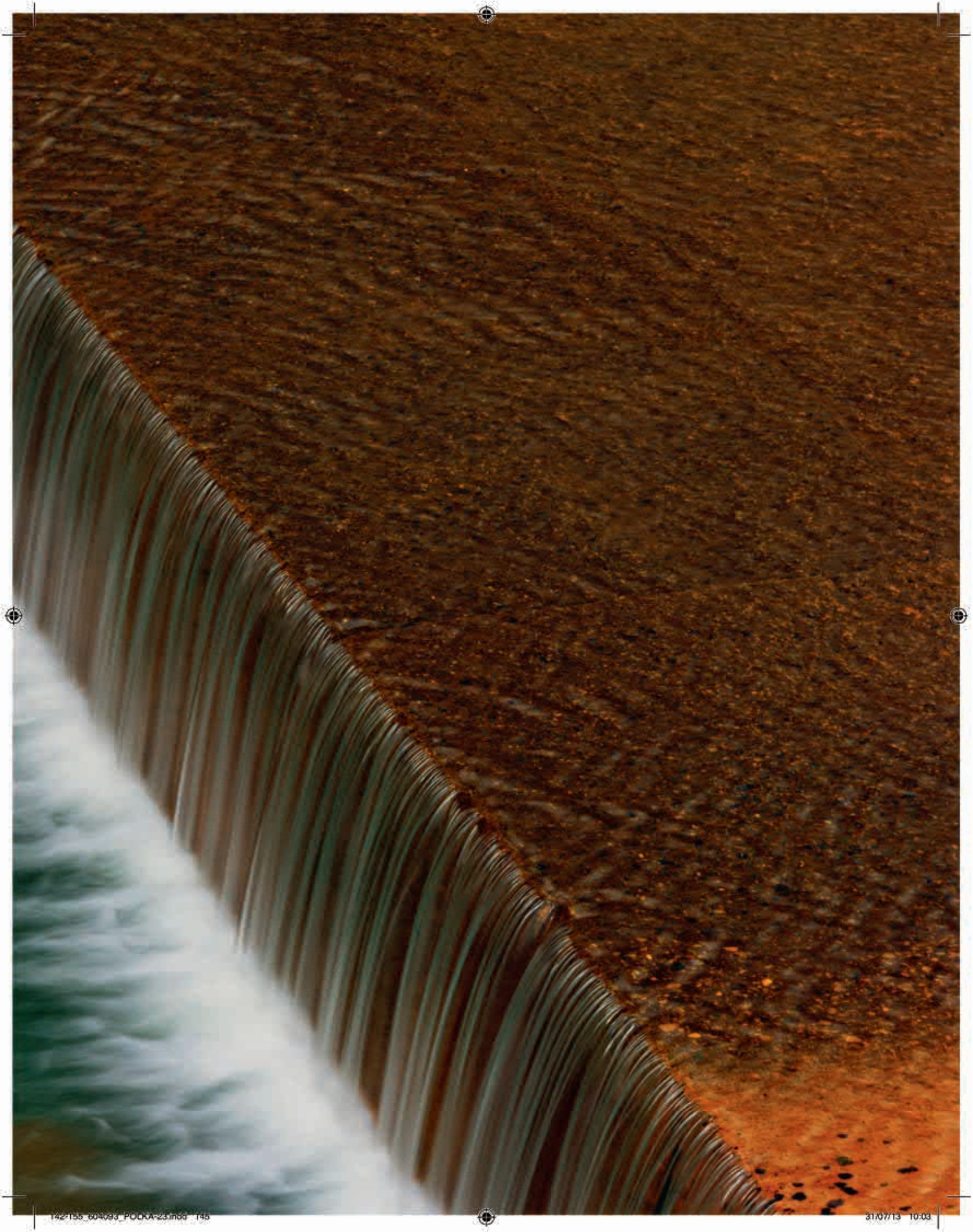


Le maître japonais de la chambre photographique parcourt les autoroutes d'où il repère, en écoutant du jazz dans sa voiture, des paysages qui sont autant de chocs entre l'homme et la nature. Ses images abstraites nous invitent dans un monde parallèle ancré dans la réalité. Elles composent ce portfolio à la manière d'un long « road trip » rythmé par des couleurs, des lignes et des formes originales. Toshio Shibata est exposé à la galerie Polka à partir du 12 septembre.

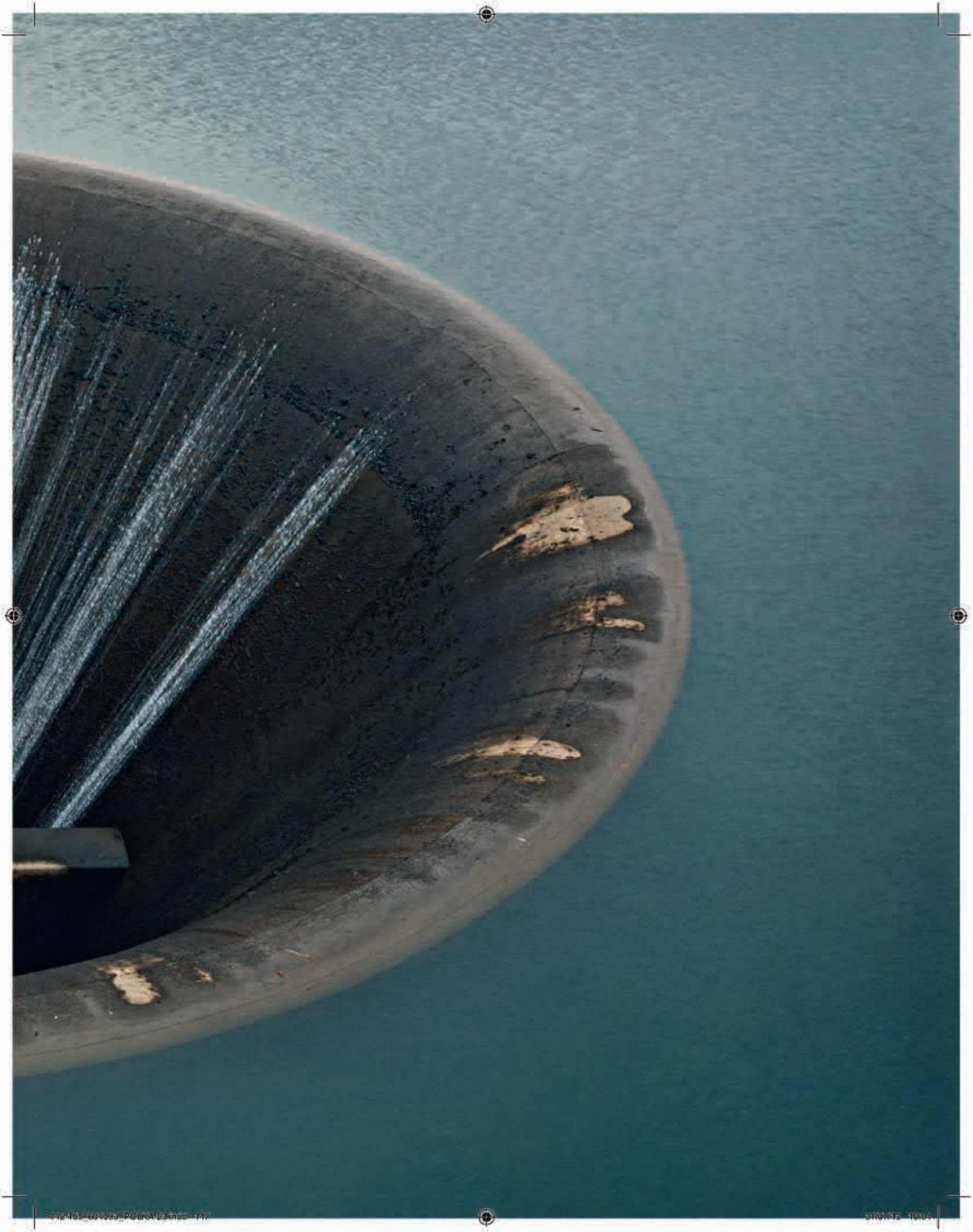
VOGUE_OCT13_POLKA_143
31/07/13 10:03

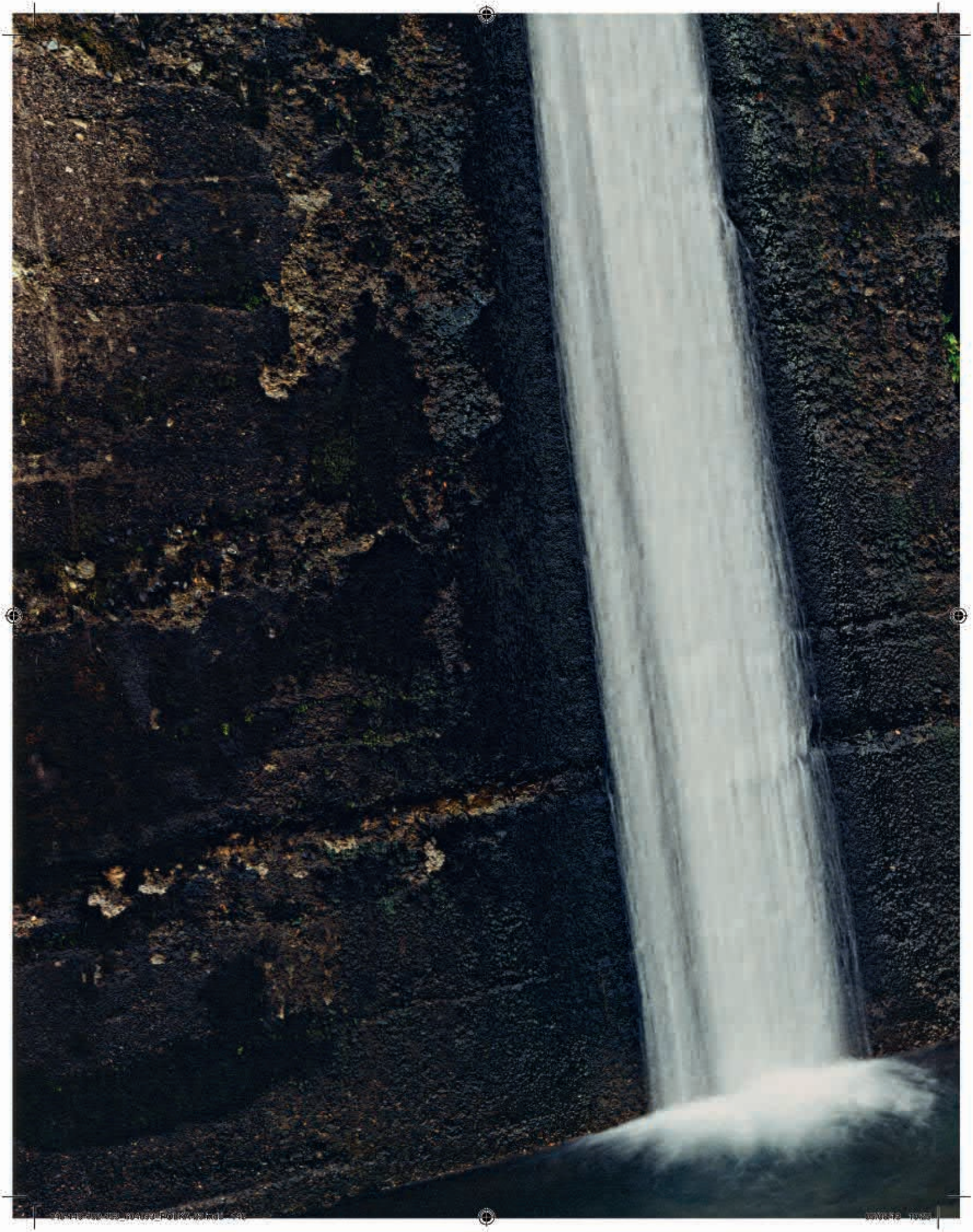


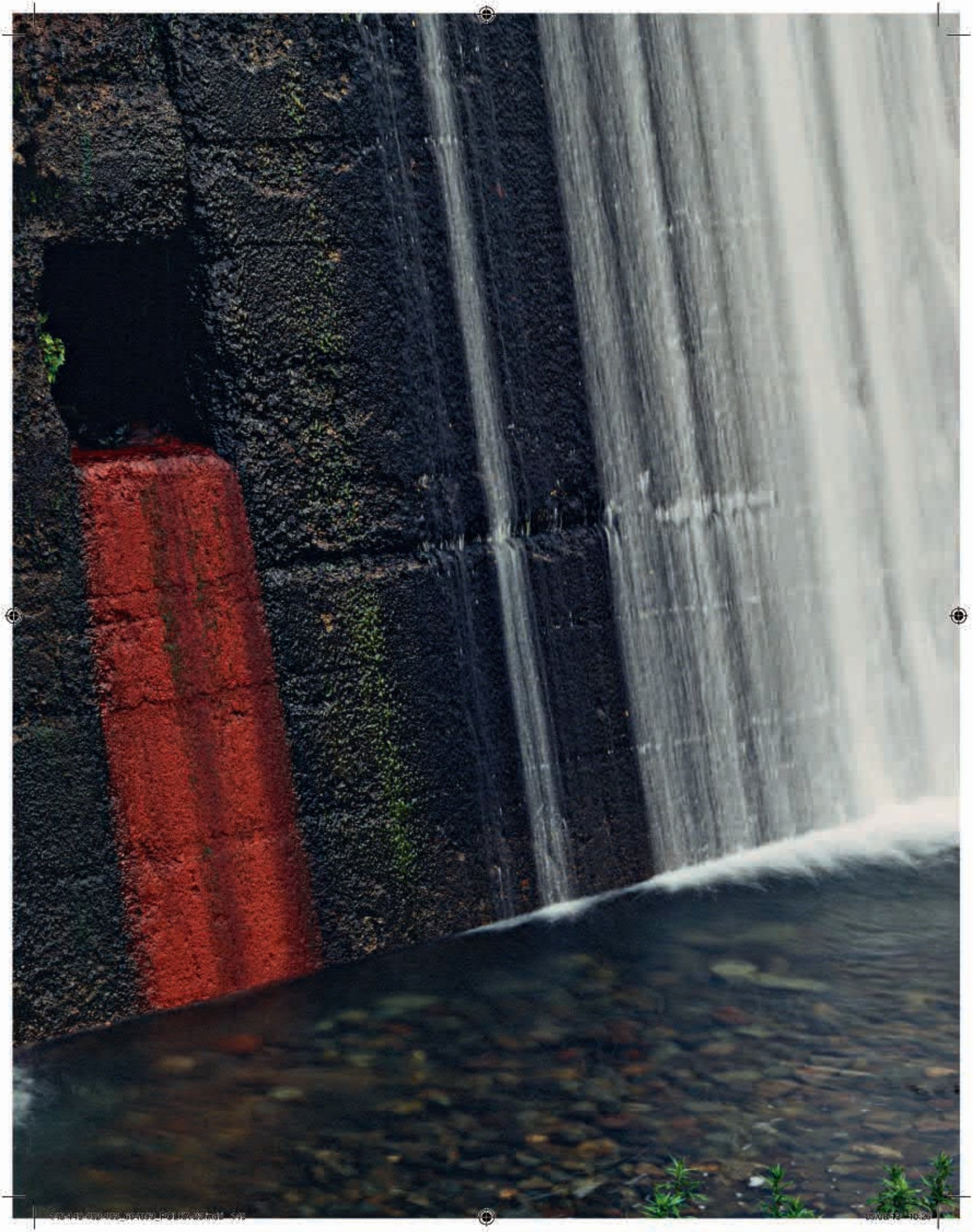
192-156_604093_POLKA-23.indd 144 31/07/13 10:03

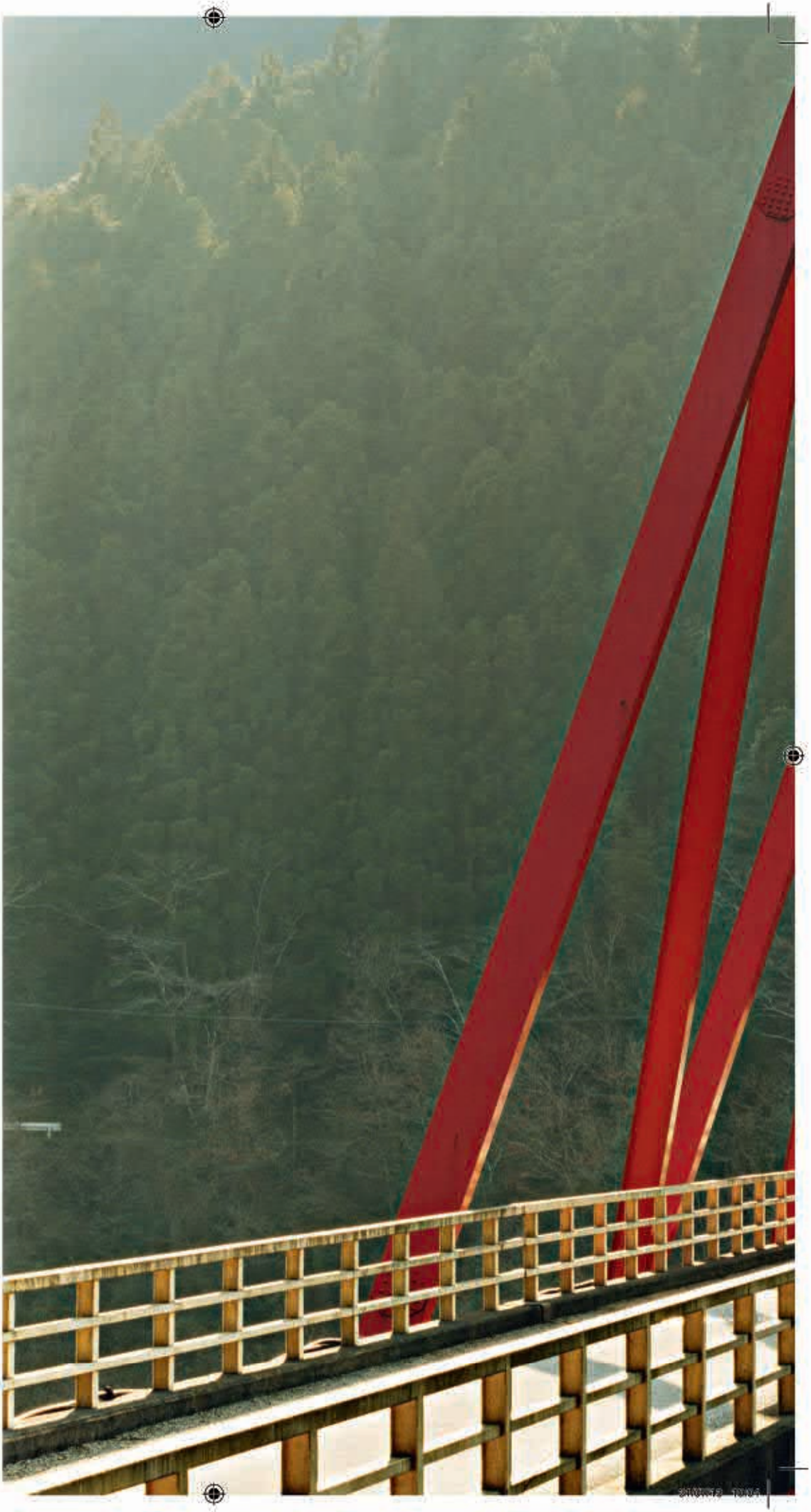


192135_604093_POCKA-23.indd 145 31/07/13 10:03









1er double
Hanno, préfecture de Saitama, Japon, 2006

2e double
Otaki, préfecture de Nagano, Japon, 2005

3e double
Koka, préfecture de Shiga, Japon, 2010

4e double
Nikko, préfecture de Tochigi, Japon, 2007

5e double
Okawa, Tosa, préfecture de Kochi, Japon, 2007

6e double
Minamisatsuma, préfecture de Kagoshima, Japon, 2010

7e double
à gauche, page de gauche
Asago, préfecture de Hyogo, Japon, 2001
à droite, page de gauche
Barrage de Grand Coulee, Etat de Washington, Etats-Unis, 1996
à gauche, page de droite
Okutama, Tokyo, Japon, 2011
à droite, page de droite
Hakusan, préfecture de Ishikawa, Japon, 2010

Pour toutes les photographies :
© Daido Shibata / Courtesy Polka Galerie et Gallia Lynn

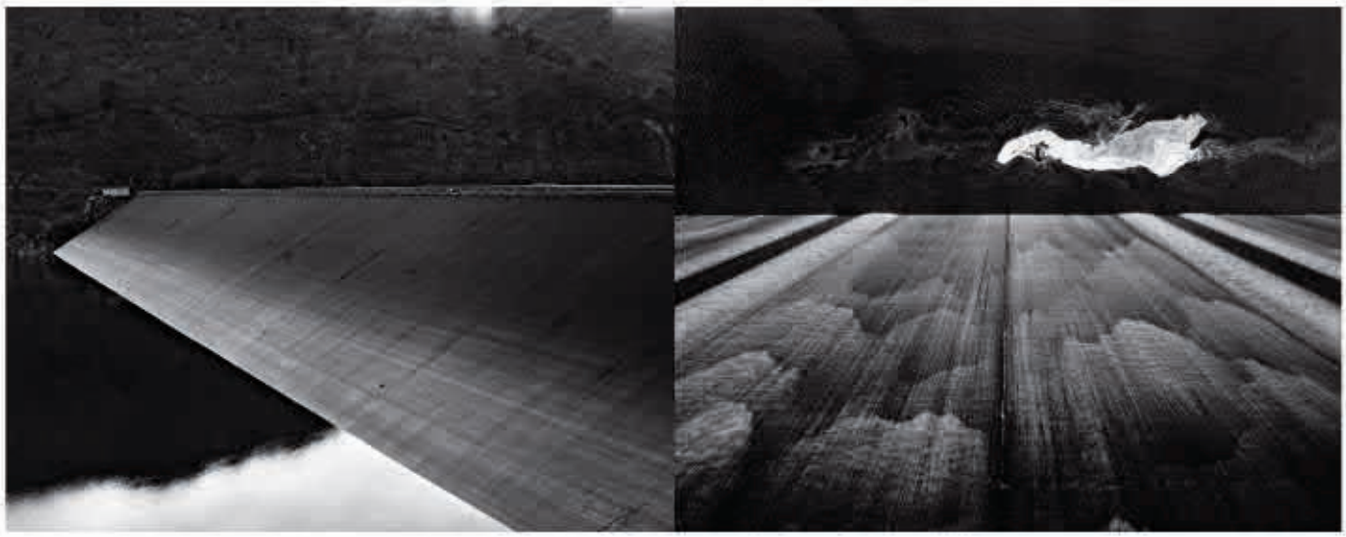
142-155_604093_POLKA-23.indd 150

148-149-150-151_604093_POLKA 23.indd 152 05/08/13 10:26

148-149-152-153_604093_POLKA 23.indd 153 05/06/13 10:28

L'homme, la nature et le jazz

par Marc Feustel



Depuis trente ans, il sillonne les routes de son Japon natal à la recherche de paysages très particuliers, à l'intersection de la nature et du monde construit: barrages, ponts, routes, renforcements de terrain... du plus spectaculaire au plus banal, «le genre de choses que la plupart des photographes tentent d'éliminer de leurs images». Longtemps fidèle au noir et blanc, Toshio Shibata est passé à la couleur avec des résultats étonnants. Nous avons rencontré ce maître de la chambre photographique dans son studio, «The Darkroom», situé dans le quartier bohème de Nakameguro, à Tokyo.

En racontant ses débuts, Shibata révèle le mélange atypique de ses influences. Peintre de formation, il fait ses études de beaux-arts au Geidai, le Tokyo National University of Fine Arts and Music. Son envie de quitter le Japon pour prendre du recul et mieux voir son pays natal – «ce que je voulais faire depuis longtemps», dit-il – l'amène en Europe. C'est en Belgique, à l'Académie royale des beaux-arts de Gand, qu'il s'ouvre à la photographie. Puis, au hasard de l'exposition «The American West : One Hundred Years of Landscape Photography» (1978) à la galerie Zabriskie à Paris, il découvre l'impact singulier des prises de vue à la chambre via les tirages d'Ansel Adams et d'Edward Weston, mais aussi dans les C-Prints d'un jeune représentant de la New Color Photography, Joel Meyerowitz. Dans les images de ce dernier, Shibata est particulièrement frappé par «l'expression de scènes familières avec des matériaux photographiques que tout le monde peut utiliser». Il quitte Paris convaincu d'avoir trouver son médium.

Malgré des découvertes artistiques importantes, Shibata ne se sent pas capable de produire son propre travail en Europe, un monde terriblement exotique à ses yeux. «Tout était si différent et trop photogénique.» En 1979, il décide de rentrer au Japon. Mais le paysage photographique qu'il trouve à son retour est «très éloigné» de sa sensibilité, explique-t-il. A la fin des années 60, la scène photographique japonaise a été complètement bouleversée par les membres du groupe Provoke, qui tentaient de définir un nouveau langage photographique – dynamique, brutal et sans concession, témoin de la métamorphose turbulente de la vie contemporaine nippone. Cette hyperurbanisation convient parfaitement à des photographes comme Daido Moriyama ou Yutaka Takanashi, mais pour Shibata, les grandes villes japonaises se révèlent trop chaotiques. «Je sentais que la

142-155_604093_POLKA-23.indd 154 31/07/13 10:04

technique n'était pas ce qui définit un photographe, mais plutôt la capacité à trouver un nouveau sujet. Je recherchais quelque chose d'universel, comme une autoroute, qui est la même partout dans le monde. » Ce sentiment d'universalité, Shibata l'a déjà éprouvé lorsqu'il conduisait la nuit en Belgique. « J'avais l'impression que je pouvais très bien être au Japon. » C'est donc sur les autoroutes de son pays qu'il réalise sa première série, baptisée simplement « Night Photos ». « Avant, je travaillais principalement dans un studio, avec le dessin et l'estampe. Avec la photo, j'étais libre de parcourir le monde, de prendre une voiture et d'aller n'importe où. C'était très important pour moi. » Finalement, ce ne sont pas les routes elles-mêmes, mais les paysages qui deviendront ses muses.

Cette forme, il l'exprime d'abord à travers le noir et blanc. Lors de notre entretien, il se souvient de « The Last Picture Show » (1971), de Peter Bogdanovich, qui avait osé faire un film en noir et blanc, en pleine explosion du Technicolor. « Avec le noir et blanc, je me concentrais sur la forme et la tonalité. La photo était alors capable de créer un monde différent. J'ai essayé de créer des scènes que les gens n'avaient jamais vues. » Shibata ne photographie pas le paysage en tant que tel, mais se l'approprie pour reproduire un monde troublant, à la fois universel et insaisissable. « J'essaie d'éliminer la réalité, le temps et toute notion d'un lieu spécifique. » Ses images monochromes nous invitent dans un monde parallèle : ancré dans le réel, mais dont l'échelle et la géométrie semblent avoir échappé.

Cette liberté se manifeste aussi dans sa façon de travailler, peu habituelle. En général, les photographes emploient la chambre pour créer des prises de vue très structurées : des descriptions hyperréalistes où chaque élément semble occuper une place bien précise. Si ses images portent la marque inimitable du grand format, Shibata travaille de façon très intuitive. « Je ne pense pas porter d'émotion en moi quand je travaille. Lorsque je photographie, je jette un regard rapide sans porter trop d'attention aux détails. Puis soudain, le moment arrive. » Lorsqu'il prend la route à la recherche de paysages pour ses compositions, sa bande-son favorite se compose de jazz – un CD du trio de Brad Mehldau passe en boucle durant notre rencontre. Shibata emprunte à cette musique la qualité de l'improvisation :

Le Japon est un pays très montagneux (plus de 70 % du territoire), qui subit fréquemment des phénomènes naturels violents : typhons, pluies torrentielles, glissements de terrain et, comme les événements du 11 mars 2011 l'ont rappelé au monde, séismes et tsunamis. Les routes qui traversent les montagnes de l'archipel doivent donc être protégées de ces assauts naturels par une infrastructure pointue. C'est dans ces constructions que Shibata trouve son sujet : le « choc » entre l'homme et la nature. Mais il tient à rester neutre face à ces considérations. À l'opposé d'Edward Burtynsky ou de Mitch Epstein, Shibata ne cherche pas à montrer l'influence nocive de l'homme sur l'environnement, bien au contraire. Sa photo n'est ni documentaire ni engagée. Sa considération première remonte aux débuts de son apprentissage artistique : la forme.

Après vingt ans de noir et blanc, il décide pourtant de se consacrer à la couleur. Une passion qui remonte au choc de la découverte de Meyerowitz. « J'ai ressenti le besoin de me confronter à un nouveau défi : sortir du cadre noir et blanc qui s'était installé en moi. » Mais il demeure cependant fidèle à son sujet et il revisite parfois les sites qu'il a auparavant photographiés.

« Au début, je travaillais en noir et blanc et en couleur en même temps. Mais j'ai réalisé que ce sont des approches totalement différentes. Avec le noir et blanc, je convertissais la couleur vers la tonalité et la graduation. Bien sûr, avec la couleur ce n'est pas nécessaire : nous voyons les choses comme elles sont. Il m'a fallu un certain temps pour le comprendre. Avec la photographie couleur, le processus est plus libre, plus désinvolte. J'essaie de capter une atmosphère. »

« La photo n'est pas quelque chose que l'on peut fabriquer. Elle ne peut pas être forcée, il faut accepter le sujet. »

Lorsque nous quittons son studio au coucher du soleil, nous nous promenons le long de la rivière Meguro, longée par des cerisiers. Comme toutes celles de Tokyo, celle-ci est entourée de béton. Et la saison des « sakura » (cerisiers) est passée. Ce paysage urbain est bien peu remarquable. Presque triste. Mais, à l'image de ce portfolio, les quelques heures passées en la compagnie de Shibata nous encouragent à trouver la beauté là où on ne l'attend pas. •

« Toshio Shibata : The Abstraction of Space », à la galerie Polka dans le cadre du programme officiel de la biennale de photographie Photoquai, du 12 septembre au 30 octobre.
Toshio Shibata : « Contacts », éd. Poursuite, à paraître le 4 septembre 2013.

142-155_604093_POLKA-23.indd 155 31/07/13 10:04